

HORS CHAMP

Quotidien des États Généraux du Film Documentaire de Lussas - Mardi 19 août 2003 - n° 2

Le procès

Hitler, un film d'Allemagne de Hans Jürgen Syberberg

[FRAGMENT D'UNE ŒUVRE]

Hitler, un film d'Allemagne est un véritable choc. Rarement une œuvre cinématographique est apparue aussi monumentale, aussi hors norme. Constat qui n'est pas redevable à sa seule durée, plus de sept heures. Si le film coupe le souffle, c'est parce qu'il dresse avec une ampleur sans précédent le procès à charge d'Adolf Hitler que Syberberg considère, très sérieusement, comme le grand *metteur en scène* de l'une des plus importantes tragédies du vingtième siècle : le nazisme et ses effroyables conséquences. Auschwitz, des morts par millions, une Allemagne et un continent européen en lambeaux, des villes totalement rasées, une partition territoriale jusqu'en 1989... Un deuil immense à porter, dont celui de l'art et de la langue, comme le donne à entendre très distinctement le film.

Hitler à la mise en scène. Mais aussi, dans son orbite maudite, la cinéaste Leni Riefenstahl à la réalisation et l'architecte Albert Speer à la mise en lumière et en espace. Soit, ici, la fusion fatale de toutes les puissances du cinéma (hypnose et identification réunies) et des constructions démesurées, dont Nuremberg, lieu des grands-messes nazies, constitue en quelque sorte le paradigme.

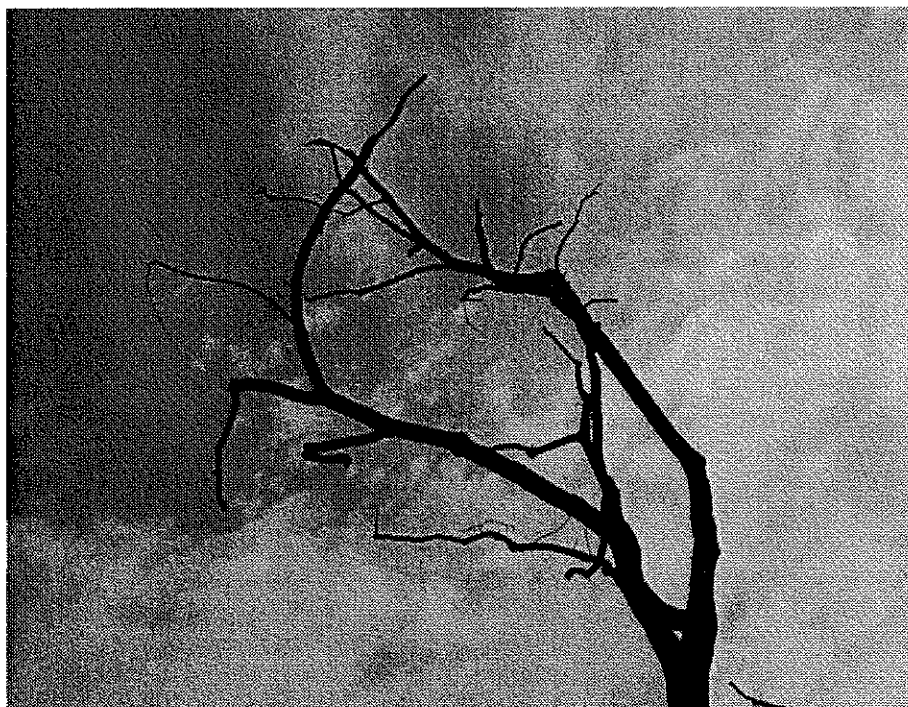
Pour mener jusqu'à son terme le procès et conclure à la condamnation sans appel du Führer, Syberberg déploie une variété de dispositifs (notamment) visuels dont la colonne vertébrale repose sur la projection

frontale de diapositives ou d'extraits de séquences de films. Les acteurs évoluant, par exemple, devant les images projetées du « nid d'aigle » de Berchtesgaden, de la demeure d'Hitler à Obersalzberg, devant des corps calcinés ou des masses compactes. Un procédé qui sera totalement abandonné dans ses films suivants, Syberberg se radicalisant sur la forme du monologue.

Ce qui frappe d'emblée dans *Hitler...*, c'est sa mise en scène théâtrale et la visibilité des artifices qui l'accompagne. Syberberg a d'ailleurs tourné un documentaire sur le travail de Bertolt Brecht avec le Berliner Ensemble au début des années cinquante et a consacré deux films à Fritz Kortner, l'une des figures majeures du théâtre expressionniste allemand. Dans un souci anti-naturaliste, Syberberg multiplie les représentations du corps du dictateur et des principaux dignitaires nazis. Comédiens certes, mais aussi poupées, marionnettes, pantins, effigies... :

le film déborde, atomise même, le genre documentaire ou celui de la simple reconstitution historique.

Sur cette multiplication des figures, grotesques la plupart du temps ou au bord de la caricature (le ton est donné dès l'ouverture), viennent se superposer différents matériaux sonores : extraits de discours de Hitler, de Goebbels ou de Himmler, chants militaires, reportages radiophoniques sur l'avancée des troupes, cris de foules glaçants, bulletins du front, appel des morts du putsch raté de 1923 qui revient comme une litanie... Cette mise en sons trace les contours de l'esthétisation de la politique par les nazis. Comme le souligne le philosophe Philippe Lacoue-Labarthe, dans un très beau texte consacré à Syberberg à l'occasion de la Documenta X de Kassel en 1997, « le moyen propre au



nazisme pour effectuer cette identification-incarnation-organisation, c'est l'art. L'art envisagé comme instrument, et comme but, politique ». Et plus loin : « Ce à quoi [Syberberg] pense, c'est à la volonté (plus ou moins obscure) du nazisme de faire naître à lui-même le peuple allemand, de le produire et de l'ériger en tant qu'œuvre d'art ».

Il est impossible, sur une telle durée de projection, d'énumérer tout ce que *Hitler...* fait naître, voisiner ou entrer en résonance. Il faut plonger dans ses entrailles, entendre ses dimensions acoustiques (les paroles, les musiques, celles de Richard Wagner essentiellement), dériver entre ses couches et ses citations visuelles, se perdre dans ses strates sonores, pour mesurer, abasourdi, ce qu'une telle œuvre nous dit de l'état des sociétés contemporaines.

Éric Vidal

La règle des choses

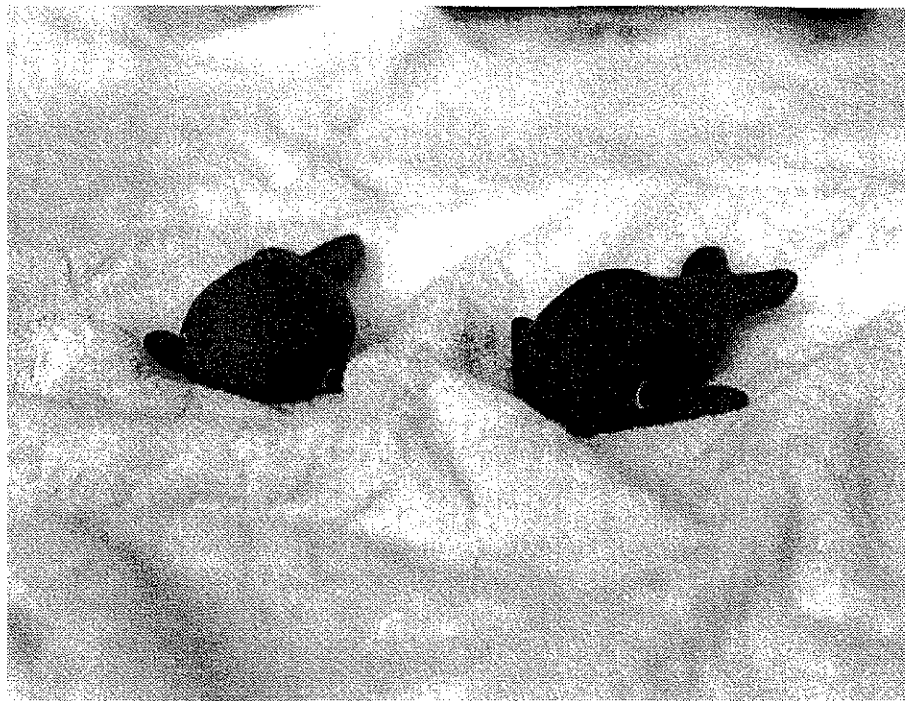
France Tour Détour deux enfants
de Jean-Luc Godard

[PETITES PIERRES BLANCHES]

À travers cette série, au titre « détournant » un monument d'ancienne propagande républicaine, Jean-Luc Godard poursuit, sous la forme didactique de la leçon de choses (elle aussi tirée de ce tour de France où il s'agissait de catégoriser objets et métiers, et par-là de justifier l'ordre idéologique), sa réflexion critique sur (la civilisation de) l'image. Comment la société des « monstres » (en premier chef, parents et maîtres d'écoles) inculque-t-elle ses lois à ses petits, par quels discours et représentations dominantes leur fait-elle apparaître l'ordre des choses comme naturel ?

Pour le savoir, Godard soumet à chaque épisode un enfant (alternativement un petit garçon et une petite fille) à un interrogatoire fait de syllogismes portant sur la polysémie des mots, entretien souvent entamé par un terme programmatique inscrit sur l'image en surtitre (« vérité », « roman », « économie », etc., toutes choses auxquelles Godard demande à l'enfant une définition).

Ainsi, Godard questionne le garçon sur les champs sémantiques de « clarté » et « d'impression », ou encore demande à la jeune fille le rapport entre les « règles » à respecter et celles pour tracer des traits. Il n'est pas interdit d'entendre là un troisième sens, tant cette madone-enfant s'inscrit dans la grande lignée des figures virginales godardiennes. Ayant le mutisme comme seule résistance (ainsi à table avec ses parents), son portrait constitué en épiphanies figure un ange inquiet, comme souvent chez Godard la jeune femme. Tandis que le garçon, tantôt excédé tantôt complice du cinéaste-interviewer, rappelle le Léaud dialecticien de la *Chinoise* et du *Gai savoir*. Justement deux films mettant en scène des couples d'apprentis cinéastes révolutionnaires se demandant comment monter des images et des slogans en les inscrivant sur le « tableau noir » de l'écran, deux films dont *France Tour Détour* constitue un prolongement, puisqu'il s'agit aussi de faire des enfants des cinéastes potentiels,



comme le suggère le générique les montrant en preneurs d'images et de sons.

Lors de cet entretien sans ménagement, Godard toujours hors champ, n'hésite pas à répéter une question lorsqu'il n'a pas de réponse (à la façon de l'ordinateur central d'*Alphaville*) ou à soliloquer (ainsi face à l'enfant trop capté par la télévision pour donner des réponses, déclinant une série d'aphorismes sur la consommation des images). Ce dispositif insistant vise l'accroc, la réponse qui butte, indice que sous l'ordre apparent et rangé des signes formulés par les monstres à leurs petits se dissimule la vérité de leur aliénation. Maïeutique godardienne : élaborer la critique du pouvoir sous la forme d'un anti-cours où sont dénoués les liens entre images et sons qui substituent au réel un monde s'accordant aux désirs des monstres.

Car les « défauts » de réponse des enfants, leurs hésitations, mais aussi leurs trouvailles de langage, entraînent de courtes séquences, soit s'insérant dans l'entretien, soit lui succédant, qui en sont les produits. Ces courts agencements de signes divers (musiques, images fixes ou animées, inscriptions électroniques) énoncent entre autres : le formatage des petits par l'éducation (l'assimilation systématique de l'école à une prison, lieu de surveillance et de punition via le rapprochement d'images de l'armée et d'enfants en cours de gymnastique) ; l'aliénation des masses (la foule du métro avec en clignotement l'image d'Hitler) ; la moderne solitude (cette magnifique séquence du « Richard »

buvant son demi sur la plainte de Ferré) ; la marchandisation du monde (les monstres passant au ralenti aux caisses d'un supermarché) ; ou encore la structure biopolitique du pouvoir (le sexe et la mort comme deux inventions des monstres, réduisant l'être à un programme génétique et l'image à de tristes icônes).

Il s'agit à chaque fois d'esquisser les contours d'une histoire possible, qui à la fois provient d'eux, des détours de l'entretien, et les traverse : « [eux] avant, et l'histoire après, ou [eux] après et l'histoire avant » énonce à chaque fin d'épisode le « speaker » ou la « speakerine » dont la présence détourne ironiquement l'encadrement télévisuel. En somme, comment les soustraire à l'ordre historique qui les contraint dès l'école, comment en construire avec eux la critique en images et sons, comment acquérir une conscience historique ?

Après l'utopie rossellinienne d'une télévision véritablement didactique, Godard propose la dialectique infinie de la Question : que plus un seul énoncé, quelle que soit sa nature, n'aille de soi. Cela revient à effectuer une archéologie des mots et des images, à laquelle peut-être seul l'enfant peut participer. Car, bien sûr, la vérité sort de sa bouche.

Godard : « Et la vérité, ça existe ? »

Le Garçon : « Bah ça, c'est évident ! »

Émeric de Lastens

HORS CHAMP Benjamin Bibas, Émeric de Lastens,
Sébastien Galceran, Céline Leclère, Audrey Mariette,
Boris Mélinand, Éric Vidal, Sandrine Vieillard.
Photos : Nathalie Postic [1] [2].

VIVE LE SPECTACLE MORT

Le festival de documentaire de Lussas aura lieu. Il ne sera pas annulé, contrairement à beaucoup de festivals culturels de l'été 2003.

Les professionnels précaires de l'audiovisuel, du spectacle mort, ne luttent pas de la même manière que ceux du spectacle vivant.

Ce ne sont pas les intermittents du spectacle vivant qui ont annulé les festivals, mais les directeurs de ces festivals. Les intermittents ont fait la grève, certes, mais pour remplacer les représentations par de véritables rencontres avec le public, à propos de la situation exceptionnelle que connaissent aujourd'hui toutes les sociétés humaines. C'est-à-dire la soumission aux lois des marchés de tout ce qui résistait encore à son emprise : culture, mais aussi éducation, santé, eau, et tout ce qui reste de droits sociaux.

Les intermittents du spectacle mort ne luttent pas de la même manière. Certains intermittents en lutte ont bien bloqué des tournages, des transports de copie film ; ils ont réussi à envahir quelques instants des plateaux de télévision. Quant aux festivals de diffusion audiovisuelle, pas question de remplacer la diffusion par des rencontres entre les précaires en lutte et le public.

Les États généraux du documentaire de Lussas ont accueilli les coordinations d'intermittents et de précaires. Ils ont organisé pour eux des espaces et des temps de parole, bouleversé quelque peu leur programmation, mais globalement le festival se déroulera comme chaque année, centré autour de la diffusion de films documentaires d'auteurs. La situation est peut-être exceptionnelle, mais apparemment pas assez pour justifier de faire autre chose que de regarder des films et d'en discuter. Puisque ce sont des films de qualité...

Le spectacle doit continuer. La lutte aussi, mais aimablement, à côté, sans déranger le spectacle.

Les commissions organisées par le groupe du 24 juillet et les États généraux ont l'air passionnantes et seront éventuellement constructives. Mais la plupart auront lieu à l'écart du festival. Ceux qui y participeront seront déjà impliqués dans ces débats. Or la venue à Lussas des coordinations avait pour but de rencontrer le public de Lussas, c'est-à-dire un public à priori intéressé par le monde où il vit, puisqu'il se déplace pour voir des documentaires exigeants, mais pas forcément militant. La situation est exceptionnelle, et les coordinations ne peuvent se contenter de quelques rencontres en AG. Selon mon avis, qui n'est pas partagé par tous les individus des coordinations, un véritable « état d'urgence » devrait être proclamé. Et cette semaine n'être que rencontres...

N'y a-t-il pas un paradoxe à diffuser des films, par exemple ceux du groupe Medvedkine, qui exposent des mouvements de résistances dures, et par ailleurs à considérer toute action qui remplacerait la vision d'un film comme un acte extrémiste, un geste de garde rouge ?

La banderole des intermittents qui coiffe le village dit : « La parole et le geste ».

J'ai pourtant l'impression qu'ici règnera essentiellement le regard passif. Arrêtons de nous contenter du spectacle pré-

senté ici, même de qualité, même militant.

Il est effectivement temps, pour l'ensemble des participants aux états généraux du documentaire (public, organisation, bénévoles, collectifs, habitants de Lussas et des environs), de passer du regard, même critique, au geste et à la parole.

Bruno Thomé, de la coordination nationale des intermittents et précaires d'Ile de France

« Nos revendications ne sauraient se confondre avec une lutte pour des privilèges.

Fondamentalement, nous luttons pour que la flexibilité et la mobilité, qui tendent à se généraliser à tous les secteurs d'emploi, ne soient pas cause de précarité et de misère. N'est-il pas symptomatique que ce régime qui aurait pu constituer un modèle de référence pour d'autres corps de métiers et catégories de précaires, soit systématiquement battu en brèche ? L'élaboration d'un modèle d'assurance-chômage fondé sur la réalité de nos pratiques est une base ouverte à toutes formes de réappropriation, de circulation, de contamination à travers les autres secteurs. Cette crise a permis une profonde réflexion sur les tenants et les aboutissants de nos métiers. À une époque où la valorisation du travail repose de plus en plus sur l'implication subjective des individus dans leur activité et, où, parallèlement, l'espace accordé à cette subjectivité est de plus en plus restreint et formaté, cette lutte est un acte de résistance pour se réapproprier le sens de notre travail (intimement et collectivement) et pour le réinventer.

Ainsi nous n'avons jamais été plus convaincus de la légitimité et de la force de notre expertise collective.

Nous exigeons l'abrogation de l'agrément et l'ouverture de nouvelles négociations.

Nous appelons au boycott des assises nationales de la culture qui n'auraient pas à l'ordre du jour la renégociation de la réforme des annexes 8 et 10. »

Extrait d'un tract de la coordination des intermittents et précaires d'Ile de France

INFORMATIONS

Une agora, lieu de libre expression et de soutien aux coordinations, se tient tous les soirs à partir de 22h30 devant la maison du Doc'. Venez partager un verre de daïkiri avec les professionnels du spectacle et de l'audiovisuel.

Quotidiennement de 16h30 à 18h00, des réunions d'information rassemblent les coordinations à la maison du Doc'. Tous sont conviés à y rejoindre les intermittents.

Un tableau indiquera dorénavant les activités publiques des coordinations (projections, débats, ...)

10 h 00

14 h 30

21 h 30

Salle 1

Fragment... [à 10h15]

Hitler, un film d'Allemagne
1^{ère} partie : Le Graal
de Hans Jürgen Syberberg (1978, 96')

Débat à l'issue de la séance

Fragment... [à 14h15]

Hitler, un film d'Allemagne
2^e partie : Un rêve allemand
de Hans Jürgen Syberberg (1978, 132')
Hitler, un film d'Allemagne
3^e partie : La Fin d'un conte d'hiver
de Hans Jürgen Syberberg (1978, 97')

Débat à l'issue de la séance

Salle 2

Origines

La crise occidentale de l'image
Communication et débat autour du
thème *La crise occidentale de l'image*
accompagnés d'extraits de films.

Origines

Débat coordonné par Marie-José
Mondzain et Hervé Nisic.
Invités : Catherine Dolto, Pierre Oscar
Lévy et Raymonde Carasco.

Salle 3

Histoire d'une rencontre...

À bientôt, j'espère
de C. Marker et M. Marret (1967, 43')
Classe de lutte
Groupe Medvedkine de Besançon (1969, 37')
Rhodia 4 x 8
Groupe Medvedkine de Besançon (1969, 4')
Nouvelle société n° 5 / n° 6 / n° 7
Groupe Medvedkine de Besançon (1969, 28')
Sochaux 11 juin 68
Collectif de cinéastes et travailleurs de
Sochaux (1970, 20')

Histoire d'une rencontre...

Lettre à mon ami Pol Cèbe
de Michel Desrois (1970, 20')
Les 3/4 de la vie
Groupe Medvedkine de Sochaux (1971, 20')
Week-end à Sochaux
de Bruno Muel, Groupe Medvedkine de
Sochaux (1971, 57')

Débat à l'issue de la séance

Salle 4

Rediffusion [à 10h15]

Obscur / Chimie
de J.-L. Godard et A.-M. Miéville (1978, 26')
Lumière / Physique
de J.-L. Godard et A.-M. Miéville (1978, 26')
Connu / Géométrie / Géographie
Vérité / Télévision / Histoire
de J.-L. Godard et A.-M. Miéville (1978, 26')
Inconnu / Technique
de J.-L. Godard et A.-M. Miéville (1978, 26')

Route du Doc [à 14h45]

And Miles to Go de S. Sukhdev
Behind the Breadline de S. Sukhdev
And I Make Short Films de SNS. Shastry
Explorer de Pramod Pati
Child on the Chess Board de V.B. Chandra
Through the eyes of the painter
de M.F. Hussain
Arrival de Mani Kaul

Débat à l'issue de la séance

Salle 5

Ces films... [à 10h30]

Do You Remember Laurie Zimmer ?
de Charlotte Szlovak (2002, 54')
L'Exilé
de Henry Colomer (2002, 52')

Débat en présence de la réalisatrice

Ces films... [à 15h00]

Amours zoulous
d'Emmanuelle Bidou (2002, 52')
Et les arbres poussent en Kabylie
de Djamilia Sahraoui (2003, 86')

Débat en présence des réalisatrices

Infos

Autour d'un verre

Apéritif Cinédoc - Crac à 19h30
au Green Bar avec présentation
des pôles d'éducation à l'image
en région Rhône-Alpes.

Au Café

La séance prévue au Blue bar
à 21h00 est reportée au
mercredi 19 août à 10h00.

État d'urgence

Le temps du travail,
le temps de la création,
le temps du capitalisme.

Interventions et débats
avec Robert Cantarella,
Frédéric Fisbach,
Marie-José Mondzain
et Jack Ralite

au plein air

à 21h30